

Anthropologie et linguistique : combinaisons de pratiques et conjugaison des connaissances : la transdisciplinarité en questionnement

Mélissa Nayral (coord., discutante),
Doctorante, CREDO, Université de Provence, (UMR 6574),
melissa.nayral@gmail.com

Anne-Laure Dotte, (discutante),
Doctorante, DDL, Université Lumière-Lyon2 & LACITO, (UMR 6574),
al_dotte@yahoo.fr

Leslie Vandeputte-Tavo (discutante),
Doctorante, CREDO, EHESS, (UMR 6574),
leslievdp@gmail.com

Notre table ronde « Anthropologie et linguistique, combinaisons de pratiques et conjugaison des connaissances : la transdisciplinarité en questionnement » se proposait d'effectuer des croisements de discussions entre la linguistique et l'anthropologie tout en cherchant à ouvrir, à partir de nos expériences de terrains personnelles situées en Mélanésie (Nouvelle-Calédonie et Vanuatu), des pistes de réflexion sur des interactions possibles entre ces deux disciplines.

Le débat fut ensuite nourri et alimenté par la présence et les interventions de plusieurs chercheurs en anthropologie et en linguistique, intéressés par des problématiques similaires, tels que Bertrand Masquelier (membre du LACITO, Maître de conférence à l'université Jules Verne d'Amiens), Luca Greco (membre de l'ILPGA, enseignant chercheur à Paris III-Sorbonne Nouvelle) ou encore Michelle Daveluy (Professeure attachée à l'Université d'Alberta à Edmonton, Canada).

Nous avons tenté, à travers nos interventions et la discussion qui a suivi, d'éclairer et d'alimenter plusieurs pistes de réflexion.

Dans un premier temps, le rapprochement de deux disciplines telles que l'anthropologie et la linguistique nécessite de s'interroger sur le concept d'interdisciplinarité. Il convient de questionner la combinaison des approches (méthodologique, théorique) et l'enrichissement qu'une telle démarche permet. Cependant, considérer l'interdisciplinarité comme inévitable, incite à réfléchir à la légitimité de l'anthropologie en tant que discipline autonome (de même qu'à celle de la linguistique).

Dans un deuxième temps, notre table ronde a permis de poser la question de la « posture linguistique », ou stratégie linguistique, du chercheur. On constate ainsi que les choix linguistiques ne se limitent pas aux seuls entretiens, mais concernent au contraire l'ensemble des rapports entretenus avec le terrain de recherche (prises de notes, relations avec les personnes sur le terrain, retour du terrain). On serait presque tentés d'affirmer qu'importe les choix linguistiques du chercheur à partir du moment où ceux-ci sont questionnés puis analysés. Si parler la langue vernaculaire de la population étudiée demeure un idéal en anthropologie, comme bien souvent en linguistique, cette démarche ne doit pourtant pas toujours être considérée comme effective dans la mesure où elle n'est pas toujours réalisable (possibilités matérielles, difficultés d'apprentissage, volonté des interlocuteurs, etc.) ni toujours indispensable selon les contextes (bilinguisme généralisé des locuteurs, langue véhiculaire, etc.). La réflexion, fondamentale, faite autour du positionnement linguistique nous permet de constater que comme les chercheurs, les locuteurs sont aussi en constante négociation de leur propre posture linguistique (variété de la langue adoptée par le chercheur, stratégie d'identification, etc.).

Durant la discussion, l'approche antonymique singulier/pluriel est apparue à plusieurs reprises, renvoyant à des locuteurs d'une seule langue (monolingues) ou de plusieurs (plurilingues) et à la nécessité, dans un contexte globalisant de contact entre les langues, de repenser les individus comme des locuteurs/ acteurs d'un « marché aux langues » plurilingue. Les individus sont dès lors dans une constante renégociation de leur « posture linguistique » face à des choix (linguistiques) opérés souvent de façon inconsciente.

Dans un troisième temps, nous sommes revenus sur l'« égalité » théorique et supposée entre les langues. Les attitudes des locuteurs face à leur(s) langue(s) varient en fonction du statut et du cadre socio-économique (notamment dans des situations diglossiques telles que nos terrains d'étude respectifs : Vanuatu et Nouvelle-Calédonie). Aucune langue ne peut être considérée comme l'unique outil universel de la connaissance et de la transmission des savoirs. La traduction est par exemple impossible dans les retranscriptions et cette vérité, souvent oubliée, permet de replacer la nécessité d'une réflexion sur les langues dans un travail anthropologique. Selon l'élégante formule de F. Laplantine énoncée lors d'un atelier du Congrès de l'Afea : « *dire différemment la même chose c'est dire autre chose* ».